

MAI

—

I

LES DEUX TROPHÉES

*

Peuple, ce siècle a vu tes travaux surhumains.
Il t'a vu repétrir l'Europe dans tes mains.
Tu montras le néant du sceptre et des couronnes
Par ta façon de faire et défaire des trônes ;
A chacun de tes pas tout croissait d'un degré ;
Tu marchais ; tu faisais sur le globe effaré
Un ensemenement formidable d'idées ;
Tes légions étaient les vagues débordées
Du progrès s'élevant de sommets en sommets ;
La Révolution te guidait ; tu semais

Danton en Allemagne et Voltaire en Espagne;
 Ta gloire, ô peuple, avait l'aurore pour compagne,
 Et le jour se levait partout où tu passais;
 Comme on a dit les Grecs on disait les Français;
 Tu détruisais le mal, l'enfer, l'erreur, le vice,
 Ici le moyen âge et là le saint-office;
 Superbe, tu luttais contre tout ce qui nuit;
 Ta clarté grandissante engloutissait la nuit;
 Toute la terre était à tes rayons mêlée;
 Tandis que tu montais dans ta voie étoilée,
 Les hommes t'admiraient, même dans tes revers;
 Parfois tu t'envolais planant; et l'univers,
 Vingt ans, du Tage à l'Elbe et du Nil à l'Adige,
 Fut la face éblouie, et tu fus le prodige;
 Et tout disparaissait, — Histoire, souviens-t'en, —
 Même le chef géant, sous le peuple titan.

De là deux monuments élevés à ta gloire,
 Le pilier de puissance et l'arche de victoire,
 Qui tous deux sont toi-même, ô peuple souverain,
 L'un étant de granit et l'autre étant d'airain.

Penser qu'on fut vainqueur autrefois est utile.
 Oh! ces deux monuments, que craint l'Europe hostile,
 Comme on va les garder, et comme nuit et jour
 On va veiller sur eux avec un sombre amour!
 Ah! c'est presque un vengeur qu'un témoin d'un autre âge!
 Nous les attesterons tous deux, nous qu'on outrage;

Nous puiserons en eux l'ardeur de châtier.
 Sur ce hautain métal et sur ce marbre altier,
 Oh! comme on cherchera d'un œil mélancolique
 Tous ces fiers vétérans, fils de la République!
 Car l'heure de la chute est l'heure de l'orgueil;
 Car la défaite augmente, aux yeux du peuple en deuil,
 Le resplendissement farouche des trophées;
 Les âmes de leur feu se sentent réchauffées;
 La vision des grands est salubre aux petits.
 Nous éterniserons ces monuments, bâtis
 Par les morts dont survit l'œuvre extraordinaire;
 Ces morts puissants jadis passaient dans le tonnerre,
 Et de leur marche encore on entend les éclats;
 Et les pâles vivants d'à présent sont, hélas!
 Moins qu'eux dans la lumière et plus qu'eux dans la tombe.

Écoutez, c'est la pioche! écoutez, c'est la bombe
 Qui donc fait bombarder? qui donc fait démolir?
 Vous!

Le penseur frémit, pareil au vieux roi Lear
 Qui parle à la tempête et lui fait des reproches.
 Quels signes effrayants! d'affreux jours sont-ils proches?
 Est-ce que l'avenir peut être assassiné?

Est-ce qu'un siècle meurt quand l'autre n'est pas né?
 Vertige! de qui donc Paris est-il la proie?
 Un pouvoir le mutile, un autre le foudroie.
 Ainsi deux ouragans luttent au Sahara.
 C'est à qui frappera, c'est à qui détruira.
 Peuple, ces deux chaos ont tort; je blâme ensemble
 Le firmament qui tonne et la terre qui tremble.

*

Soit. De ces deux pouvoirs, dont la colère croît,
 L'un a pour lui la loi, l'autre a pour lui le droit;
 Versaille a la paroisse et Paris la commune;
 Mais sur eux, au-dessus de tous, la France est une;
 Et d'ailleurs, quand il faut l'un sur l'autre pleurer,
 Est-ce bien le moment de s'entre-dévorer,
 Et l'heure pour la lutte est-elle bien choisie?
 O fratricide! Ici toute la frénésie
 Des canons, des mortiers, des mitrailles; et là
 Le vandalisme; ici Charybde, et là Scylla.
 Peuple, ils sont deux. Broyant tes splendeurs étouffées,
 Chacun ôte à ta gloire un de tes deux trophées;
 Nous vivons dans des temps sinistres et nouveaux,
 Et de ces deux pouvoirs étrangement rivaux
 Par qui le marteau frappe et l'obus tourbillonne,
 L'un prend l'Arc de Triomphe et l'autre la Colonne!

*

Mais c'est la France! Quoi, Français, nous renversons
 Ce qui reste debout sur les noirs horizons!
 La grande France est là! Qu'importe Bonaparte!
 Est-ce qu'on voit un roi quand on regarde Sparte?
 Otez Napoléon, le peuple reparaît.
 Abattez l'arbre, mais respectez la forêt.
 Tous ces grands combattants, tournant sur ces spirales
 Peuplant les champs, les tours, les barques amirales,
 Franchissant murs et ponts, fossés, fleuves, marais,
 C'est la France montant à l'assaut du progrès.
 Justice! ôtez de là César, mettez-y Rome.
 Qu'on voie à cette cime un peuple et non un homme;
 Condensez en statue au sommet du pilier
 Cette foule en qui vit ce Paris chevalier,
 Vengeur des droits, vainqueur du mensonge féroce!
 Que le fourmillement aboutisse au colosse!
 Faites cette statue en un si pur métal
 Qu'on n'y sente plus rien d'obscur ni de fatal;
 Incarnez-y la foule, incarnez-y l'élite;
 Et que ce géant Peuple et que ce grand stylite
 Du lointain idéal éclaire le chemin,
 Et qu'il ait au front l'astre et l'épée à la main!
 Respect à nos soldats, rien n'égalait leurs tailles

La Révolution gronde en leurs cent batailles ;
 La Marseillaise, effroi du vieux monde obscurci ,
 S'est faite pierre là, s'est faite bronze ici ;
 De ces deux monuments sort un cri : Délivrance !

*

Quoi ! de nos propres mains nous achevons la France !
 Quoi ! c'est nous qui faisons cela ! nous nous jetons
 Sur ce double trophée envié des Teutons,
 Torche et massue aux poings, tous à la fois, en foule !
 C'est sous nos propres coups que notre gloire croule !
 Nous la brisons d'en haut, d'en bas, de près, de loin,
 Toujours, partout, avec la Prusse pour témoin !
 Ils sont là, ceux à qui fut livrée et vendue
 Ton invincible épée, ô patrie éperdue !
 Ils sont là ceux par qui tomba l'homme de Ham !
 C'est devant Reichshoffen qu'on efface Wagram !
 Marengo raturé, c'est Waterloo qui reste.
 La page altière meurt sous la page funeste ;
 Ce qui souille survit à ce qui rayonna ;
 Et pour garder Forbach on supprime Iéna !
 Mac-Mahon fait de loin pleuvoir une rafale
 De feu, de fer, de plomb, sur l'arche triomphale ;
 Honte ! un drapeau tudesque étend sur nous ses plis,
 Et regarde Sedan souffleter Austerlitz !

Où sont les Charentons, France ? où sont les Bicêtres ?
 Est-ce qu'ils ne vont pas se lever, les ancêtres,
 Ces dompteurs de Brunswick, de Cobourg, de Bouillé,
 Terribles, secouant leur vieux sabre rouillé,
 Cherchant au ciel la grande aurore évanouie !
 Est-ce que ce n'est pas une chose inouïe
 Qu'il soient violemment de l'histoire chassés,
 Eux qui se prodiguaient sans jamais dire : Assez !
 Eux qui tinrent le pape et les rois, l'ombre noire
 Et le passé, captifs et cernés dans leur gloire,
 Eux qui de l'ancien monde avaient fait le blocus,
 Eux les pères vainqueurs, par nous les fils vaincus !

Hélas ! ce dernier coup après tant de misères,
 Et la paix incurable où saignent deux ulcères,
 Et tous ces vains combats, Avron, Bourget, l'Hay !
 Après Strasbourg brûlée, après Paris trahi !
 La France n'est donc pas encore assez tuée ?

Si la Prusse, à l'orgueil sauvage habituée,
 Voyant ses noirs drapeaux enflés par l'aquilon,
 Si la Prusse, tenant Paris sous son talon,
 Nous eût crié : — Je veux que vos gloires s'enfuient.
 Français, vous avez là deux restes qui m'ennuient,
 Ce pilastre d'airain, cet arc de pierre ; il faut
 M'en délivrer ; ici, dressez un échafaud,
 Là, braquez des canons ; ce soin sera le vôtre.
 Vous démolirez l'un, vous mitraillerez l'autre.

Je l'ordonne. — O fureur ! comme on eût dit : Souffrons !
 Luttons ! c'est trop ! ceci passe tous les affronts !
 Plutôt mourir cent fois ! nos morts seront nos fêtes !
 Comme on eût dit : Jamais ! Jamais ! —

Et vous le faites !

II

Les siècles sont au peuple ; eux, ils ont le moment,
 Ils en usent. O lutte étrange ! Acharnement !
 Chacun à grand bruit coupe une branche de l'arbre.
 Là, des éclats d'airain, là, des éclats de marbre ;
 La colonne romaine ainsi que l'arc français
 Tombent. Que dirait-on de toi si tu faisais
 Envoler ton lion de Saint-Marc, ô Venise !
 L'histoire est balafnée et la gloire agonise.
 Quoi qu'on puisse penser de la France d'hier,
 De cette rude armée et de ce peuple fier,
 Et de ce que ce siècle à son troisième lustre
 Avait rêvé, tenté, voulu, c'était illustre.
 Pourquoi l'effacement ? qu'a-t-on créé d'ailleurs
 Pour les déshérités et pour les travailleurs ?
 A-t-on fermé le bague ? A-t-on ouvert l'école ?

On détruit Marengo, Lodi, Wagram, Arcole;
 A-t-on du moins fondé le droit universel?
 Le pauvre a-t-il le toit, le feu, le pain, le sel?
 A-t-on mis l'atelier, a-t-on mis la chaumière
 Sous une immense loi de vie et de lumière?
 A-t-on déshonoré la guerre en renonçant
 A l'effusion folle et sinistre du sang?
 A-t-on refait le code à l'image du juste?
 A-t-on bâti l'autel de la clémence auguste?
 A-t-on édifié le temple où la clarté
 Se condense en raison et devient liberté?
 A-t-on doté l'enfant et délivré la femme?
 A-t-on planté dans l'homme, au plus profond de l'âme,
 L'arbre du vrai, croissant de l'erreur qui décroît?
 Offre-t-on au progrès, toujours trop à l'étroit,
 Quelque élargissement d'horizon et de route?
 Non : des ruines; rien. Soit. Quant à moi, je doute
 Qu'on soit quitte pour dire au peuple murmurant :
 Ce qu'on fait est petit, mais ce qu'on brise est grand.

III

PARIS INCENDIÉ

*

Mais où donc ira-t-on dans l'horreur? et jusqu'où?

Une voix basse dit : Pourquoi pas? et Moscou?

Ah! ce meurtre effrayant est un meurtre imbécile!
 Supprimer l'Agora, le Forum, le Pœcile,
 La cité qui résume Athènes, Rome et Tyr,
 Faire de tout un peuple un immense martyr,
 Changer le jour en nuit, changer l'Europe en Chine,
 Parce qu'il fut un ours appelé Rostopschine!
 Il faut brûler Paris, puisqu'on brûla Moscou!
 Parce que la Russie adora son licou,
 Parce qu'elle voulut, broyant sa ville en cendre,
 Chasser Napoléon pour garder Alexandre,
 Parce que cela plut au czar en son divan,
 Parce que, l'œil fixé sur la croix d'or d'Yvan,
 Un barbare a sauvé son pays par un crime,
 Il faut jeter la France étoilée à l'abîme!